LIBÉRATION JEUDI 19 FÉVRIER 2009

Décor de Corées

Espionnage «L'Empire des lumières», vingt-quatre heures de la vie d'une taupe à Séoul.

KIM YOUNG-HA
L'Empire des lumières
Traduit du coréen par Lim Yeong-hee et Françoise Nagel Picquier, 382 pp., 20,50 euros.

Un touriste de la littérature, abordant la production française ou anglaise de ce début de siècle, ne verrait pas beaucoup de différence avec les romans d'il y a vingt ans. Avec la littérature coréenne, l'expérience est radicalement autre. Vous sortez de textes politiques ou poétiques, conçus comme des réponses cryptées à la dictature, réalistes ou allégoriques, parus jusqu'au début des années 90 et, soudain, c'est comme si tous les klaxons de Séoul se mettaient à hurler dans les livres: les textes de Kim Young-ha, né en 1968, font cet effet-là. *La Mort à demi-mots*, son premier roman (traduit en 1998), était un jeu de massacre pervers, où l'art rencontrait le meurtre, et éros, thanatos. Des jeunes filles étaient délicatement accompagnées dans leur suicide. L'une d'entre elles suçait des Chupa Chups. L'auteur affirmait son goût pour les scènes de sexe calamiteuses et pour la culture européenne.

Alternative. *«Tu adores le hirezake [saké], les sushis, la bière Heineken, les films de Sam Peckinpah et de Wim Wenders. Tu aimes le personnage de Meursault, celui qui tire sur un indigène.»* Brossé par une amie à qui il révèle son identité d'espion, c'est le portrait du personnage principal de *l'Empire des lumières*, le nouveau roman de Kim Young-ha, dont le titre est emprunté à un tableau de Magritte (il est reproduit en couverture).

Unité de temps et diversité des points de vue: vingt-quatre heures dans la vie d'un espion, racontées lui-même, par sa femme, leur fille et quelques autres personnages. La femme est une quadragénaire désabusée, manipulée par son jeune amant, qui finit par se dire qu'elle n'a fait que de mauvais choix, jusqu'au moment où elle réalise qu'elle n'en est même pas responsable.

L'espion, au contraire, pour la première fois de son existence, a devant lui une alternative. Soit il repart pour le Nord, d'où il vient. Soit il passe outre l'ordre qu'il reçoit au début du roman, et décide de rester.

Films. Voilà vingt ans – depuis 1984 – que l'espion est installé dans la peau d'un Coréen du Sud, s'appliquant à demeurer invisible. Il a visionné les films qu'un homme de son âge est censé avoir vus, écouté la musique idoine, il s'est adapté aux self-services, il a acquis la rassurante bedaine que son entraînement d'espion interdisait naguère, et il a observé les changements survenus dans la société coréenne. A l'orée de son séjour, les traditions avaient encore un sens, tout le monde travaillait, et divers rites soudaient cette communauté industrieuse. En gros, c'était semblable au Nord, corruption comprise. *«Mais le Sud d'aujourd'hui est un pays neuf qui n'a presque plus rien à voir avec cette époque»*, un pays *«peut-être plus proche de Singapour ou de la France que de la Corée du Nord.»* Un sentiment a cependant toujours départagé le Sud du Nord: *«le désabusement capitaliste»*, la lassitude dépressive.

L'Empire des lumières contient de formidables histoires sur le Nord, à commencer par la cinéphilie particulière de Kim Jong-il. C'est aussi un captivant roman d'espionnage. Le sommet est l'évocation de la vie estudiantine du héros, initié à la doctrine du Nord, qu'il connaît par cœur, par de jeunes militants de Séoul enivrés d'une idéologie qu'ils comprennent plus ou moins.

CLD.

Entretien Des effets positifs du monoxyde de carbone sur le jeune Kim Young-ha:

«A 10 ans, j'ai perdu la mémoire, je n'ai pas de souvenirs d'enfance»

Kim Young-ha est l'auteur de cinq romans, trois recueils de nouvelles et six recueils d'articles et essais. Il a été scénariste, directeur de revue, et se consacre maintenant à son activité de romancier. Il cite Flaubert aussi naturellement que Mishima. Au cours de la conversation, il se lève et commande une grande bouteille de Perrier. A un an près, il a l'âge que son espion adopte, dans *l'Empire des lumières*, lorsqu'il passe en Corée du Sud. Entre autres points communs, ils entrent à l'université en 1986.

Etiez-vous un étudiant engagé?

Je suis né en 1968, j'appartiens à une génération qui a vécu un changement accéléré. Un an après mon entrée à l'université, commençait le mouvement de démocratisation qui a mis fin à la dictature. En 1989, c'était l'effondrement du mur de Berlin puis du bloc soviétique. Tout ce bouleversement à l'extérieur a influencé les avancées démocratiques en Corée. Je n'étais pas un espion comme le personnage de mon livre, j'étais étudiant, mais, comme lui, je ressentais l'université comme un autre monde, où on employait un langage différent, j'allais de surprise en étonnement et je ne le montrais pas. Les deux premières années, j'ai gardé mes distances. A partir de la troisième année, l'ambiance a changé, on est allés vers davantage de radicalité, et je me suis engagé dans le mouvement démocratique des étudiants. Je suis devenu militant.

Votre personnage d'espion est-il vraisemblable?

J'ai choisi un espion parce qu'il me semblait le mieux placé pour observer la société coréenne. Mais je ne savais pas que je pourrais disposer d'une documentation aussi détaillée. J'ai utilisé un moteur de recherches sur Internet, et quelqu'un m'a contacté. C'était un réfugié nord-coréen, qui avait fait des études de cinéma à Pyongyang et avait des liens au cœur même du régime, puisque son beau-frère, le frère de sa femme, était le garde du corps de Kim Jong-il. Il m'a fourni des informations, m'a expliqué que la Corée du Nord, ayant des problèmes économiques épouvantables, n'était pas en mesure de payer les espions envoyés au Sud, faute de dollars. Beaucoup d'espions dormants survivaient comme des immigrés illégaux, tels des personnages de Kafka. Alors j'ai pu me mettre à écrire. Comme dans *le Château*, le personnage reçoit un appel, il ignore pourquoi, et il s'égare.

> «En Corée du Sud, il est dangereux de dire n'importe quoi sur le Nord. Les gens connaissent. Ils savent que la Corée du Nord est un Etat surréaliste.»

J'ai interviewé d'autres réfugiés nord-coréens, j'ai lu des témoignages, je me suis renseigné. Tout ce que je raconte est exact. Le décor de cinéma qui reconstitue le Sud, et qui permet, au Nord, d'éduquer les espions, j'en ai lu la description dans un numéro spécial de *Newsweek* en 2005. Bien sûr, c'est moi qui imagine, qui raconte et mets des personnages dans le décor, mais en Corée du Sud, il est dangereux de dire n'importe quoi sur le Nord. Les gens connaissent. Ils savent que la Corée du Nord est un Etat surréaliste.

Ce sont vos études qui vous ont donné votre connaissance de la culture occidentale?

Je suis étonné de voir à quel point les gens en Europe s'étonnent du ni- •••

Provided and distributed by Newspaper Direct
www.newspaperdirect.com USA CAN 1 877 816 6388 INTL 00 800 6388 6388
COPYRIGHT AND PROTECTED BY APPLICABLE LAW

Décor de cinéma en plein air, au sein du complexe cinématographique de Pyongyang. PHOTO PHILIPPE CHANCEL

Place Kim Il-sung, en octobre 2006. PHOTO PHILIPPE CHANCEL (EXTRAITE DU LIVRE «DPRK», ÉDITIONS THAMES & HUDSON)

Décor de cinéma, à Pyongyang. PHOTO PHILIPPE CHANCEL

••• veau de culture générale occidentale des Coréens. Ces références sont très présentes dans nos vies, plus que la littérature coréenne classique. Un lecteur français s'étonnait que la fille du personnage de mon roman connaisse Schubert. Mais nous avons grandi en écoutant du Schubert!

D'où vient votre goût de la lecture?

Pas de mon milieu familial, mes parents ne lisaient pas. Mon père était militaire, je suis né dans la zone démilitarisée, à la frontière entre le Nord et le Sud. On entendait la propagande du Nord. J'étais curieux, enfant, de savoir ce qu'il y avait au-delà de la frontière, et cette curiosité a été comblée par mon roman. Imaginons que la Belgique soit un pays comme la Corée du Nord, où personne ne peut entrer. Un enfant qui vivrait près de ce pays fermé développerait un riche imaginaire.

J'ai toujours raconté beaucoup d'histoires: mes amis venaient rien que pour m'écouter, quand j'étais enfant. Je me suis dit que j'avais là un talent. Au lycée, j'ai écrit des nouvelles.

Habitant dans la zone démilitarisée, jusqu'à l'âge de 12 ou 13 ans, je n'ai pas eu accès aux émissions du Sud, mais à celles du Nord. Alors je préférais lire Jules Verne. Il n'y avait pas de cinéma. A la différence des gens de ma génération, je n'ai pas vu *Star Wars*. Le manque de télévision et de cinéma était hautement profitable, tout concordait pour que je devienne écrivain.

A 10 ans, j'ai perdu la mémoire à la suite d'une intoxication au monoxyde de carbone. J'ai survécu, mais je n'ai aucun souvenir de ce qui a pu se passer avant mes 10 ans. Ma mère, qui a été intoxiquée en même temps que moi, c'est le contraire: sa mémoire s'est améliorée. Après l'accident, jusqu'à 12 ans environ, je n'ai pas su que j'avais perdu la mémoire, à cet âge on vit au jour le jour. Ce n'est qu'après, quand j'ai commencé à écrire et à chercher des souvenirs d'enfance, que je me suis aperçu que je n'en avais pas.

Le personnage principal de *l'Empire des lumières* acquiert par le travail, la recherche, la connaissance de ce qu'il n'a pas vécu. De la même manière, j'ai dû étudier ce qui s'est passé pendant ces dix années dont je n'ai pas la mémoire. Lui et moi sommes transplantés.

J'ai un frère plus jeune, qui ne pouvait rien me raconter. De temps à autre, mes parents citaient quelque chose que j'avais fait. Je n'avais pas changé, semble-t-il, du moins ils ne le disaient pas. Il m'arrive de me dire que l'instabilité de mon caractère, ma manie de faire trente-six choses à la fois, de lire six livres par jour, tout cela vient de l'accident. Je suis quand même devenu plus sage, je me concentre sur mes romans. Mais, quand j'ai lu la biographie de Balzac par Stefan Zweig, je me suis dit: c'est moi.

C'est-à-dire?

On m'a demandé une fois quel écrivain j'aurais aimé être. J'ai répondu: Balzac moins le café, et Kafka, la longévité en plus. Je ne pense évidemment pas que je pourrai écrire autant de livres que Balzac, mais c'est ma femme qui a attiré mon attention sur nos points communs. Par exemple, il était en conflit avec sa mère, moi aussi. Il donne de l'espoir en ce sens qu'il a beaucoup de défauts et a écrit des œuvres magnifiques – les meilleures au moment où il avait les pires difficultés financières. Au début de ma carrière, je me suis passionné pour Milan Kundera, qui ne s'intéressait pas aux personnages, alors que Balzac en créait à l'infini. Maintenant, je m'intéresse aux personnages, à ce qu'ils vivent. D'où mon admiration pour Balzac et Tolstoï. Quand j'écrivais *l'Empire des lumières*, je lisais *Anna Karénine*, roman dans lequel il y a même le point de vue d'un chien. Après le Nouveau Roman, l'intérêt pour les personnages paraissait dépassé. Je lisais Robbe-Grillet lorsque je dirigeais des ateliers d'écriture, j'aimais Roland Barthes. Puis je me suis éloigné.

Lisez-vous Michel Houellebecq?

Je l'ai lu, *les Particules élémentaires*, *la Possibilité d'une île*. Houellebecq est choquant pour nous, Asiatiques, il y a des choses qui nous mettent mal à l'aise, par exemple, dans *Plateforme*, la manière dont il décrit les Thaïlandaises, il a un regard assez dévalorisant. Mais il est pour moi un auteur intéressant, qui décrit bien la décadence de l'Occident. L'Europe qui s'effondre au niveau intellectuel et économique, la fin de son hégémonie dans le monde.

> «Quel écrivain j'aurais aimé être? Balzac moins le café, et Kafka, la longévité en plus.»

Quand j'écrivais *Fleur noire*, c'est le premier roman de Christophe Bataille, *Annam*, qui m'a inspiré, l'histoire, très courte, de religieux français qui partent pour le Vietnam et disparaissent dans le pays. Christophe Bataille ne le sait pas. J'ignore où il habite. Si un jour vous le voyez, dites-lui que je le remercie.

Recueilli par ➔ CLAIRE DEVARRIEUX

L'équipée mexicaine

Kim Young-ha étant un auteur diabolique, ses romans ne se ressemblent pas. *Fleur noire*, qui paraît en «Picquier poche» (494 pp., 11,50 euros) en même temps que *l'Empire des lumières*, est une épopée classique, construite à partir d'une histoire réelle. Au début du siècle dernier, un millier de Coréens embarquent sur un paquebot anglais. Destination: le Mexique, *«où les attendaient, leur promettait-on, travail, argent et nourriture, à foison»*. Le voyage est un calvaire, le travail dans les plantations, un enfer. Nobles ruinés incapables de s'adapter, paysans, soldats, vagabonds (au nombre desquels un voleur et un joli-cœur, le héros), un prêtre et un chaman composent la troupe enrôlée par le romancier, dont la fantaisie surgit de temps à autre, irrépressible.

CLD.

PRINTED AND DISTRIBUTED BY NEWSBANK/ARCHIVE
www.newsbank.com 1.800.762.8182 phone: 508.824.4344
COPYRIGHT AND PROTECTED BY APPLICABLE LAW